**Mme BERRIAHI- HAMDI**

**Master1 : Littérature et Civilisation**

**Volet : Littérature de Voyage / Imagologie**

**Exemples de récits de voyage**

:

**Simone de Beauvoir, *L’Amérique au jour le jour 1947* [1948], Gallimard, 1954.**

***Dans la préface de ce récit, Simone de Beauvoir affirme d’emblée que son séjour de quatre mois ne lui a pas permis de voir les usines ni les hautes sphères du pouvoir. Il ne s’agit donc pas pour elle de proposer un reportage documenté, mais de « raconter au jour le jour comment l’Amérique s’est dévoilée à une conscience : la [s]ienne. »***

***25 janvier 1947.***

**«**Quelque chose est en train d’arriver. On peut compter dans une vie les minutes où quelque chose arrive. Des pinceaux de lumière balaient le terrain où brillent des feux rouges et verts ; c’est un soir de gala, une fête de nuit : ma fête. Quelque chose arrive : les hélices tournent de plus en plus vite, les moteurs s’emballent : mon cœur ne peut pas les suivre. D’un seul coup les balises rouges s’écrasent contre la terre : au loin les lumières de Paris vacillent, sobres étoiles qui montent d’un abîme bleu sombre.

Voilà. C’est arrivé. Je vole vers New York. C’est vrai. Le haut-parleur a appelé : « Les voyageurs pour New York. » et la voix avait l’accent familier de toutes les voix qu’on entend à travers les haut-parleurs, sur les quais des gares. Paris-Marseille, Paris-Londres, Paris-New York. Ce n’est qu’un voyage, un passage d’un lieu à un autre. C’est ce que disait la voix ; c’est ce que prétend le visage blasé du steward ; il trouve naturel, par métier, que je vole vers l’Amérique. Il n’y a qu’un monde et New York est une ville du monde. Mais non. Malgré tous les livres que j’ai lus, les films, les photographies, les récits, New York est dans mon passé une cité légendaire : de la réalité à la légende, il n’existe pas de chemin. En face de la vieille Europe, au seuil d’un continent peuplé de 160 millions d’hommes, New York appartient à l’avenir : comment pourrais-je sauter à pieds joints par-dessus ma propre vie ? Je tente de me raisonner New York est réelle et présente ; mais mon émotion demeure. D’ordinaire voyager c’est tenter d’annexer à mon univers un objet neuf : l’entreprise est déjà passionnante. Mais aujourd’hui, c’est différent : il me semble que je vais sortir de ma vie ; je ne sais si ce sera à travers la colère ou l’espoir, mais quelque chose va se dévoiler, un monde si plein, si riche et si imprévu que je connaîtrai l’extraordinaire aventure de devenir moi-même une autre. »

**Jemia et J.M.G. Le Clézio, *Gens des nuages*, Stock, 1997.**

***Dans ce récit de voyage, J.M.G. Le Clézio et son épouse se rendent dans le désert du Sahara, vers la Saguia el Hamra, berceau de la famille de Jemia***.

« Minéral : au fur et à mesure qu’on avance vers le Sud, la végétation rase des abords du Draa s’amenuise, se fait plus chétive, plus noire, jusqu’à être réduite à néant. La route suit des sortes de couloirs, des stries, des rainures. Au loin, les collines de pierres sont bleues, irréelles : des *cuestas*, des dunes, des glacis de sable. À certains endroits, la terre brille comme s’il y avait une gloire sous le ciel gris. Nulle part ailleurs nous ne nous sommes sentis aussi près du socle du monde, aussi proches de la dureté éternelle dont on dit qu’elle prendra un jour la forme d’un immense aérolithe de fer. Et pourtant aussi touchés par la lumière, par le soleil. Comme si nous étions des insectes collés à une gigantesque vitre, pris entre les deux plaques abrasives de la terre et du ciel.

Paysage du vent, du vide.

Pays usé dont l’eau s’est retirée un jour, laissant à nu les fonds, les anciennes plages, les chenaux, les traces de coups des vagues cognant contre les falaises.

L’eau est partout : tandis que nous roulons sur cette route rectiligne, elle apparaît dans le lointain, elle brille. De grands lacs tranquilles, légers, couleur de ciel, de longs bras transparents qui s’ouvrent devant nous et se referment après nous. C’est l’eau de nos rêves. Nous croyons voir des échassiers, ou bien des maisons, des silhouettes au bord de ces oasis.

Les légendes des Gens des nuages parlent de ces pluies (confirmées par les études géologiques) qui ravagèrent la terre il y a des milliers d’années, alors que l’homme n’était encore qu’une frêle silhouette fugitive dans ce paysage. Des pluies si violentes qu’elles arrachèrent des blocs aux montagnes, ouvrirent des vallées, et poussèrent jusqu’à la mer des rochers de silex grands comme des immeubles. »

---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

**Gérard de Nerval, *Voyage en Orient,*** 1851

***Nerval entreprend un voyage en Orient en 1843, sans doute pour retrouver ce qu’il a imaginé à travers ses lectures. Dans son récit de voyage, le fantasme rêvé et la réalité se rencontrent. Ici, un lever de soleil au Caire donne lieu à une évocation pittoresque et à la description d’un état d’âme.***

« Que notre vie est quelque chose d’étrange ! Chaque matin, dans ce demi-sommeil où la raison triomphe peu à peu des folles images du rêve, je sens qu’il est naturel, logique et conforme à mon origine parisienne de m’éveiller aux clartés d’un ciel gris, au bruit des roues broyant les pavés, dans quelque chambre d’un aspect triste, garnie de meubles anguleux, où l’imagination se heurte aux vitres comme un insecte emprisonné, et c’est avec un étonnement toujours plus vif que je me retrouve à mille lieues de ma patrie, et que j’ouvre mes sens peu à peu aux vagues impressions d’un monde qui est la parfaite antithèse du nôtre. La voix du Turc qui chante au minaret voisin, la clochette et le trot lourd du chameau qui passe, et quelquefois son hurlement bizarre, les bruissements et les sifflements indistincts qui font vivre l’air, le bois et la muraille, l’aube hâtive dessinant au plafond les mille découpures des fenêtres, une brise matinale chargée de senteurs pénétrantes, qui soulève le rideau de ma porte et me fait apercevoir au-dessus des murs de la cour les têtes flottantes des palmiers ; tout cela me surprend, me ravit… ou m’attriste, selon les jours ; car je ne veux pas dire qu’un éternel été fasse une vie toujours joyeuse. Le soleil noir de la mélancolie, qui verse des rayons obscurs sur le front de l’ange rêveur d’Albert Dürer, se lève aussi parfois aux plaines lumineuses du Nil, comme sur les bords du Rhin, dans un froid paysage d’Allemagne. J’avouerai même qu’à défaut de brouillard, la poussière est un triste voile aux clartés d’un jour d’Orient.

Je monte quelquefois sur la terrasse de la maison que j’habite dans le quartier cophte pour voir les premiers rayons qui embrasent au loin la plaine d’Héliopolis et les versants du Mokattam, où s’étend la Ville des Morts, entre le Caire et Matarée. C’est d’ordinaire un beau spectacle, quand l’aube colore peu à peu les coupoles et les arceaux grêles des tombeaux consacrés aux trois dynasties de califes, de soudans et de sultans qui depuis l’an 1000 ont gouverné l’Égypte. »

.